

FESTIVAL D'AUTOMNE, 50º ÉDITION

LE « PORTRAIT » DE LIA RODRIGUES

La chorégraphe brésilienne développe une autre manière de danser et d'habiter les corps.

> En cette fin du mois de juin, Lia Rodrigues déménage. Elle quitte son appartement à côté du funiculaire du Corcovado pour un autre quartier de Rio de Janeiro. Elle a bien ri en retrouvant un texte ancien, écrit à l'école par sa fille de 7 ans, où il s'agissait de la décrire: «Maman fait de la maison son bureau, elle travaille tôt et tard: voilà sa vie avec nous.» À 65 ans désormais, la chorégraphe brésilienne à l'honneur du prochain Festival d'automne en convient. Réussir à mener de front sa carrière d'artiste et sa vie privée a été «sa grande école de vie». «En rentrant au Brésil, tu as fait un choix», lui répondait aussi par lettre, il y a quarante ans, la chorégraphe française Maguy Marin – son artiste phare – chez qui elle dansait au début des années 1980. Une fois repartie - par amour - dans son pays, elle a longtemps milité pour l'allaitement maternel, avant que l'art ne la rattrape à nouveau. Après une double formation classique et contemporaine, elle est devenue chorégraphe, presque sans s'en apercevoir, sur la proposition d'un ami.

Alors s'enchaînent d'autres expériences et de nouveaux désirs. À Rio, elle fonde bientôt sa propre compagnie, dirige le festival de danse Panorama de 1992 à 2005, puis crée en 2009 un centre d'art à la favela de Maré – bidonville de cent quarante mille habitants au cœur de la ville. Elle y fonde, trois ans plus tard, une École libre de danse, ouverte à tous. Comment cette femme aujourd'hui aussi gracile a-t-elle pu manifester une énergie aussi farouche? «Seul le mouvement vers l'avant m'intéresse. Même si tout a toujours été une bataille, je ne regarde jamais le passé.»

Rien n'est jamais fixé, de toute façon, dans son pays où la situation est pire encore qu'elle ne l'avait imaginé avec l'arrivée au pouvoir de Jair Bolsonaro, en janvier 2019. «Ce président est un négationniste de la pandémie. Et même un génocidaire: alors qu'on compte déjà plus de cinq cent mille morts, deux mille décès par jour et la moyenne quotidienne de contamination la plus forte au monde, il ne mène toujours pas de politique sanitaire, en plus de continuer à détruire les bases de l'éducation, de la protection sociale, de la culture qu'il dénonce comme "pervertie" à l'instar des fascistes des années 1930. Sans parler des catastrophes environnementales qu'il provoque en Amazonie.» Alors elle s'interroge en citoyenne plus encore qu'en artiste: que faire? L'association Redes da Maré, sur laquelle elle s'est appuyée pour construire son école,

Portrait Lia Rodrigues, du 8 septembre au 14 décembre, dont sa création Encantado, du 1er au 8 décembre au Théâtre de Chaillot, Paris 16e, et du 10 au 14 décembre au Centquatre, Paris 19e. Et dix artistes invités: Marcela Levi et Lucía Russo, Gabriela Carneiro da Cunha, Luiz de Abreu, Cristina Moura, Marcelo Evelin, Renata Carvalho, Ana Pi, Thiago Granato, Volmir Cordeiro.



a transformé la scène en centre de prévention et d'aide alimentaire: des paniers pour quinze mille familles y ont été distribués neuf mois durant. Elle en est heureuse, comme d'avoir pu payer son équipe et sa troupe d'une dizaine de danseurs pendant la même période. «Car nous n'avons pas de soutien public ni de chômage spécifique pour les interprètes», explique-t-elle avec un sourire calme, en soulignant que rien n'est comparable entre la France et le Brésil, où les artistes «survivent».

Toute l'épargne en prévision des nouvelles créations y est passée. Il a fallu trouver un nouvel élan alors que la compagnie devait fêter ses trente ans en 2020 au Théâtre national de Chaillot et au Centquatre, lieux parisiens où elle est artiste associée. En 2021, l'invitation en forme de «Portrait» du Festival d'automne tombe à pic. Mais Lia Rodrigues ne l'a pas souhaité comme un focus sur son œuvre. Elle l'a voulu «collectif» et a tendu le miroir à d'autres

chorégraphes brésiliens. Sur une quinzaine d'événements, seuls trois rendez-vous la concernent directement: deux reprises (comme cette pièce fantasque inscrite dans Les Fables à La Fontaine déjà présentée en 2000, ou Nororoca, commande récente de la compagnie norvégienne Carte blanche), en plus d'une nouvelle création - Encantado - avec sa troupe. Le reste est une «constellation» reflétant ses liens avec les autres. Si elle pointe en premier l'École libre de danse de Maré, à laquelle le Centquatre consacre une journée spéciale le 12 décembre, ce «Portrait» rassemble en effet une dizaine d'artistes parfois passés par sa compagnie... Tel Volmir Cordeiro, danseur hors pair repéré en Europe, qui à l'âge de 12 ans a vu et aimé – caché sous une table - l'une de ses premières pièces dans une petite ville brésilienne. Ou son ami Marcelo Evelin, fondateur d'une plateforme artistique à Teresina, cité du centre du pays, qui reprend, à 60 ans, le solo programmé il y a quatorze ans dans son festival Panorama. Tous, selon elle, sont courageux d'avoir résisté artistiquement dans un tel contexte politique, à l'image de Renata Carvalho, artiste transgenre dont le spectacle a été interdit.

Définir des lignes communes à la danse brésilienne? Impossible: «La planète chorégraphique est aussi diverse au Brésil qu'ailleurs et les Européens devraient abandonner leurs idées préconçues sur un art "venant du sud" qui serait "exotique", pas assez conceptuel, et ne cocherait pas toutes les cases pour être authentiquement contemporain. Ce Portrait décline une autre façon de voir, décentrée de la vision occidentale.» Sans doute, dans l'œuvre de Lia Rodrigues, une autre manière de danser et d'habiter le corps. Où la nudité est vécue sur scène avec évidence, comme une ode sensuelle à notre humanité (dès Ce dont nous sommes faits, l'une de ses premières pièces reconnues en France en 2001). Où l'ancrage terrien, voire tellurique, laisse exploser une furieuse énergie vitale comme dans Furia, son dernier spectacle, en 2018. Avec Encantado, sa nouvelle création, on parie volontiers sur la même urgence. Répétée avec sa compagnie composée de danseurs formés à Maré et ailleurs, elle est inspirée des esprits hantant et protégeant la nature propres aux cosmogonies amérindiennes ou africaines. Car Lia Rodrigues, «femme de la classe moyenne blanche, donc privilégiée» comme elle se définit elle-même, se fait un devoir d'être à l'écoute de toutes les sources qui coulent au Brésil et mêle les origines au sein de sa compagnie dans un désir d'harmonie. «On aura la magie pour guide, mais ce n'est pas notre sujet... Nous voulions d'abord nous sentir "enchantés" pour avoir la force de transformer nos corps en paysages, car l'époque n'est pas si paisible ni si propice à la création.» $-\mathbf{E}.\mathbf{B}.$

Fables, de Lia Rodrigues.